

On a trop pensé aux filles là. Il y avait trop d'amour dans tout ça. C'était intense. Mais c'était bien. On rend honneur aux filles, elles méritent. L'amour pour des gars comme nous, c'est pas comme tout le monde. C'est plus dur. Parce que nous, regarde où on est. C'est pas tout beau, tout rose. Y'a plein de soucis. Y'a de quoi devenir fou. C'est des relations différentes. Pour nos gadjis par exemple, ça doit être bien dur. Elle doit se dire quoi? «Mon gars, il est là-bas. Je sais pas ce qu'il fait. J'sais pas ce qu'il se passe. Je sais pas à quoi il pense. Il n'est pas chez moi. Il n'est pas dans sa ville.» C'est chaud. Elle galère là-bas. Mais elle est là, elle m'attend, elle ne lâche pas l'affaire. Ça fait un an qu'on est ensemble. Deux étés. C'est le deuxième été que je passe enfermé. C'est long. Loin, loin de chez moi. C'est dur, hein. Faut penser à elle un peu. Quand elle a appris que j'allais venir ici, ça a été dur. La voir pleurer, ça a été dur pour moi. Je lui ai fait beaucoup de mal mais y'aura toujours un bien à la fin. Mais y'a le temps de rattraper tout ça. Y'a toujours le temps.

Quand on est là-bas, enfermés, c'est quoi? Foot. 180. Télé. On est tout le temps ensemble. On vit ensemble. On s'aime bien. On rigole tout le temps. On est tous pareils. On se raconte nos trucs, nos vies, nos histoires. C'est des bonnes rencontres. On ne peut pas les oublier. On est tous dans la même merde. Et on sait qu'il faut s'entraider. Faut pas se lâcher, sinon, ce serait dur. Esprit d'équipe. C'est les sangs, ça veut dire c'est des bons collègues, des bonnes rencontres. On leur souhaite du bien à la sortie, tous, plein de belles choses.

Ça fait dix mois qu'on est plus ensemble. J'essaie de relativiser, on va dire. Je me dis que c'est du passé, et que je suis obligé de faire avec. Ça m'a fait du bien cette relation, et quand ça s'est fini, je me suis senti mal. Parce que se sentir délaissé comme ça, ça fait mal. Quand elle m'a quitté, je me suis senti seul en fait. Je me sens très très seul. Je fais avec. J'ai grandi comme ça. Et quand j'suis seul, je dois trouver une occupation, sinon je réfléchis trop. Par exemple, le soir, je vais regarder le ciel, je vais écouter de la musique, je vais faire que gamberger, je vais réfléchir à ma vie. Et voilà. Je prends une chaise, je m'assois, je regarde le ciel, je mets une mélodie triste ou une musique triste et je vais réfléchir. Je fais ça depuis que j'ai 13 ans. Dès que j'ai eu des problèmes dans ma vie, j'ai commencé à faire ça. Et c'est devenu une habitude. Ça m'aide beaucoup, beaucoup, beaucoup. Et après pour m'endormir, j'écoute le bruit de la pluie. En fait, c'était avec mon cousin, quand il vivait chez moi. Il mettait le bruit de la pluie pour s'endormir. Et je m'y suis habitué. Et depuis, c'est impossible que je m'endorme sans le bruit de la pluie. Tous les soirs. Sinon je ne dors pas. Ça m'apaise.

Dans le futur, je me vois avec ma femme, nos enfants. Avoir une belle, belle maison. Avoir de quoi les assumer. Et là, quand j'aurais ça, je pourrais dire que je suis bien dans ma vie. Et surtout, mettre ma mère à l'abri. Quand tu vois ta mère pleurer, ça fait beaucoup de peine, je peux te le dire. C'est compliqué. Si j'arrive à faire sortir ma mère de la galère, une fois que ma mère sera bien, je serai le plus heureux du monde. C'est mon bijou, ma mère. Je ne sais pas comment l'expliquer, mais pour elle je donne tout. Je fais tout pour elle. Le paradis, il est sous ses pieds. C'est ma mère. C'est celle qui m'a mis au monde, c'est grâce à elle que je suis là. Et je la remercierai jamais assez.

Paroles recueillies par Sara Sadik lors d'une série d'entretiens réalisée avec les acteurs de *Carnalito Full Option* durant le tournage en 2020.

Plan de l'exposition

Esthétiques de l'usage, usages de l'esthétique: *populaire*, par Céline Poulin

Hlel Academy, Sara Sadik

Biographie

Notices

- ① Histoire de love
- ② Carnalito Full Option
- ③ Khtobtogone
- ④ Jour J

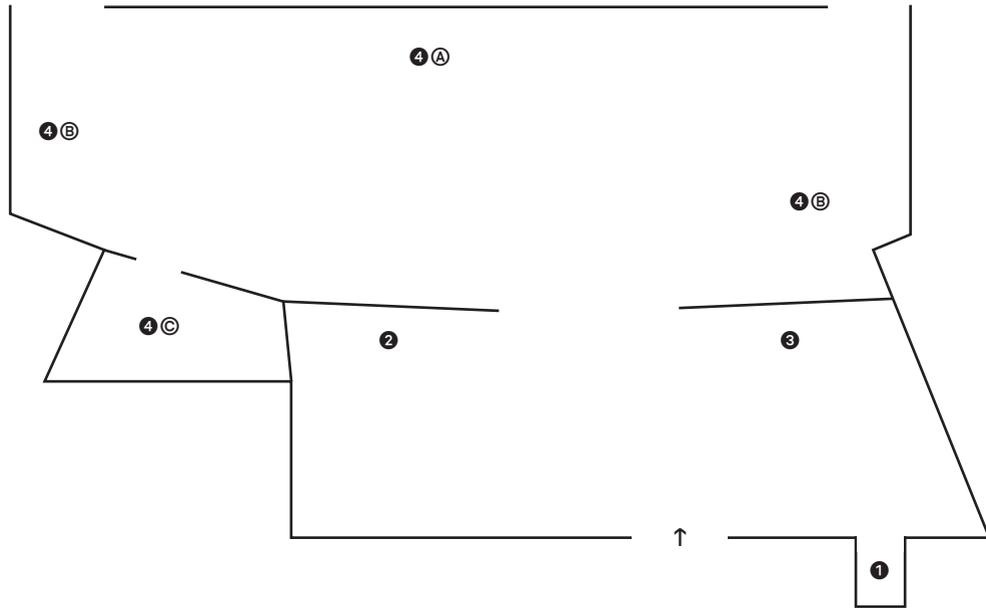
Rester fidèles *au sang*, par Félix Boggio Éwanjé-Épée et Stella Magliani-Belkacem

Rendez-vous

En attendant les voitures volantes, Laura Burucoa

L'ABCC du CACB, par Charles Mazé & Coline Sunier

Informations pratiques



Dernier mouvement d'un cycle de trois ans, 2021-2022 «Esthétiques de l'usage, usages de l'esthétique: *populaire*» poursuit nos réflexions sur l'usage de l'art et met en scène un mot-valise, véhicule idéologique controversé s'il en est. Cette saison connaîtra notamment trois moments forts: «Hlel Academy», exposition monographique de Sara Sadik, «The Real Show», exposition collective co-curatée avec Agnès Violeau¹, puis une double exposition curatée par l'équipe CAC Brétigny, à la fois monographie de Camille Bernard et espace de recherche pédagogique, l'École.

Qu'est-ce que veut dire l'adjectif populaire aujourd'hui, et particulièrement quand il est appliqué à une institution artistique? Ce terme permet d'asseoir des préjugés classistes: d'un côté le populaire s'oppose au cultivé et au bourgeois, regardé avec amusement, dégoût, pitié, fascination parfois selon, et de l'autre cette définition du populaire légitime une forme de populisme en l'opposant à l'épouvantail de l'élitisme, l'entre-soi. Mais ce mot galvaudé réfère aussi à l'éducation populaire, dont les théories prennent une place de plus en plus importante au CAC Brétigny et dont nous affirmons aujourd'hui fortement la filiation qui irrigue chaque jour nos réflexions et nos actions, notamment avec ELGER et l'École. Lier art contemporain et éducation populaire est un programme en soi, mais surtout une structuration par des méthodes de travail².

* L'emploi politique et médiatique du terme conduit à lier le populaire au populisme, à l'utiliser comme arme idéologique, à le dévoyer comme justification populiste. Or, la popularité de certains gestes, chansons ou tout autre acte culturel développé sur les réseaux sociaux permet, au contraire, de former des communautés et de passer outre une légitimation institutionnelle ou des classes dominantes pour proposer des représentations alternatives. Les *cultural studies* l'ont bien montré, un média partagé peut être vecteur de changement ou d'idées non conformistes. Le développement des cultures à la fois massives et alternatives par le biais de YouTube ou de podcasts confirme fortement cette tendance, allant à l'encontre d'une vision classiste de la culture. Peut-on, aujourd'hui, alors que l'amateurisme arrive enfin à faire entendre sa voix, que les réseaux créent aussi une polarité en marge des cercles de domination symbolique, ignorer la possibilité d'une multitude de connexions pluri-identitaires, transclasses et intergénérationnelles?

* La production artistique actuelle vient également pointer de manière saillante le monde des communautés—celles du jeu vidéo, de la musique, du sport, ou simplement la mise en scène de sa propre image (système des followers, capillarité du commentaire, anonymat ou profil avatar, échange de *likes*, etc.). La popularité peut apparaître pour certain-e-s corrélée à une uniformisation et un aplanissement des relations, accentuant les rapports de classe, les «impopulaires» déconnecté-e-s du réseau étant doublement marginalisé-e-s par un accès difficile à l'emploi, au logement, aux transports, etc. Mais, paradoxalement, n'est-ce pas à l'endroit même de cette popularité massive et des communautés qu'elle crée (youtubeur-euse-s, gamers, followers de séries, de sports, communautés musicales...), que se niche une contre-culture aujourd'hui?

Ces questions qui seront abordées lors de l'exposition collective «The Real Show», co-curatée avec Agnès Violeau, se retrouvent avec beaucoup d'acuité dans celle de Sara Sadik. «Les réseaux sociaux permettent l'auto-représentation. Les personnes choisissent et décident de quelle manière se montrer et se raconter» énonce ainsi l'artiste³. «Hlel Academy» se situe justement au croisement de plusieurs acceptions dudit terme, mêlant aux réflexions ci-dessus les méthodes de travail connectées à l'éducation populaire⁴. Car Sara Sadik travaille en co-création⁵ c'est-à-dire qu'elle travaille avec des personnes *a priori* non-artistes, et en utilise donc les méthodes: la conversation, le partage de l'écriture artistique, la prise en compte des statuts de chacun-e... Le CAC Brétigny invite depuis plusieurs années des artistes

travaillant en co-création, considérant qu'elle permet en effet de sortir des zones connues de la création et d'offrir à l'art des perspectives inattendues. «La forme en art se caractérise par le fait qu'en conduisant à de nouveaux contenus, elle développe de nouvelles formes» avait écrit Walter Benjamin, insistant sur l'importance des méthodes de travail et des outils de production dans la définition de l'œuvre⁶. C'est précisément le cas du travail de Sara Sadik qui va détourner des outils de leurs usages premiers comme par exemple manipuler les éléments copyleft de GTA pour créer une narration cinématographique. Loin d'un regard surplombant sur les références qu'elle maîtrise, Sara Sadik les potentialise: l'utilisation des codes de la téléalité rejoint ici un usage existant de celle-ci, mais avec une attention extrême, un amour, totalement opposés aux logiques spectaculaires du petit écran. Comme le décrivent très bien Félix Boggio Éwanjé-Épée et Stella Magliani-Belkacem, Sara Sadik fait «objection à l'indignité dans laquelle l'appareil médiatique et politique entend réduire les habitant.e-s des quartiers populaires et à l'illégitimité qui frappe leurs imaginaires», son travail fait barrage au cynisme qui «abandonne définitivement tout attachement à la vérité et à la beauté qu'elle recèle». Comme le dirait autrement Marina Garcès, Sara Sadik est concernée par ses sujets. Une précision et un attachement que l'on retrouvera avec l'exposition et la résidence de Safouane Ben Slama, curatées par Camille Martin, ou avec la résidence d'Etienne de France, curatée par Elena Lespes Muñoz, et celle de Fanny Lallart, curatée par Elena et moi.

Une question se pose, bien sûr, celle de la récupération par les institutions de formes culturelles vernaculaires, tout en maintenant l'exclusion des classes les moins favorisées des processus de décision. Moi-même, si je ne suis pas issue de la bourgeoisie—mes grands-parents maternels étant ouvrier.ère-s spécialisé.e-s et mes grands-parents paternels, nourrice et employé municipal (comme ouvrier d'abattoir puis balayeur public)—j'ai bénéficié de l'ascension sociale de mes parents, devenu.e-s tou.te-s deux enseignant.e-s, puis pour l'un organisateur d'événements culturels via la Ligue de l'enseignement, car à l'époque, l'École Normale payait les élèves des classes dites populaires pour qu'il-elle-s fassent des études. C'est un constat récurrent que le manque de diversité, notamment de classe, dans les structures culturelles. Il faut donc mettre en question les institutions, leur mode de fonctionnement. Mais doit-on en faire un programme esthétique? La critique institutionnelle, quand elle s'institutionnalise, renforce souvent l'autonomie de l'art en le renvoyant vers ses propres cadres, en interrogeant ses propres normes. Il apparaît ainsi comme tourné vers ses questionnements propres, alors même que l'intention de la critique institutionnelle est une connexion plus forte avec les enjeux socio-économiques. Je dirais donc plutôt qu'il faut en faire un programme structurant le quotidien, réfléchissant l'organisation du travail, des espaces, des moyens, de l'autorité. Le partage de l'autorité se fait aussi et surtout par celui de la parole légitime, notamment avec le projet «Transmissions» conçu par Elena Lespes Muñoz avec la webradio *Duuu.

La co-création, les modalités collaboratives et relationnelles, les dynamiques de l'éducation populaire répondent en partie à ces enjeux. Mais peuvent-elles pour autant permettre concrètement une modification des structures institutionnelles? Et sous cette influence, une institution artistique peut-elle, comme une médiathèque ou un café, être ouverte à toutes et tous, accueillante et respectueuse des droits culturels, et ce tout en luttant contre les sirènes du populisme et en jouant son rôle de laboratoire d'expérimentations artistiques? Nous pensons toutes ici que oui. Et nous l'expérimentons chaque jour. L'exposition de Laura Burucoa au Phare, issue de rencontres sur le parvis et travaillée dans le «conteneur», est un bel exemple de communauté éphémère et mouvante qui, nous l'espérons, essaimera dans le temps et pour longtemps⁷.

Céline Poulin
Commissaire de l'exposition et directrice du CAC Brétigny

- 1 Certains passages de ce texte précédés d'un astérisque sont extraits de la note de travail rédigée par Agnès Violeau et moi-même pour la préparation de «The Real Show».
- 2 Ces expositions, les événements et les résidences au CAC Brétigny cette année sont donc nés de multiples conversations, en premier lieu entre les membres de l'équipe du centre d'art, Milène Denécheau, Domitille Guillet, Ariane Guyon, Louise Ledour, Elena Lespes Muñoz, Camille Martin et moi-même, avec les artistes qui nous ont accompagnés, Sara Sadik, bien sûr, qui ouvre magistralement cette saison, Fanny Lallart, Laura Burucoa, Etienne de France et Marie Preston; avec les artistes participantes à ELGER, Juliette Beau Denès, Morgane Brien-Hamdane, Pauline Lecerf, Vinciane Mandrin, Zoé Philibert; avec le groupe de recherche de l'École. Avec nos voisin.e-s du Théâtre Brétigny aussi.
- 3 <https://theartmomentum.com/sarasadik/>
- 4 Je vous renvoie au très beau texte de Félix Boggio Éwanjé-Épée et Stella Magliani-Belkacem sur le travail de l'artiste dans ce livret.
- 5 Pour le lien entre éducation populaire et co-création, voir Marie Preston, *Inventer l'école, penser la co-création*, dir. Céline Poulin et Marie Preston, éditions Tombolo Presses et CAC Brétigny, 2021.
- 6 Walter Benjamin, *Paris, capitale du XIX^e siècle: le livre des passages*, Paris, Le Cerf, 1989, p.490, citation recroisée dernièrement à la lecture du *carnet de recherche d'Émeline Jaret*, 2021: https://maisondesarts.malakoff.fr/fileadmin/user_upload/JARET_Emeline_carnet_de_recherche_deux_mai_2021__mdam.pdf
- 7 Voir texte de Camille Martin dans ce livret.

Hlel Academy, Sara Sadik

«Hlel Academy» explore les rapports, les relations, les interactions et les démonstrations sentimentales et amoureuses chez les adolescents par le biais du schéma-type de la construction d'un couple, massivement partagée au sein des communautés adolescentes. La Hlel Academy est un centre de formation fictif, situé à Marseille, destiné à recueillir des jeunes adolescents ayant vécu des déceptions amoureuses afin de leur offrir une formation leur permettant de se reconstruire émotionnellement et d'acquérir toutes les compétences nécessaires pour trouver la femme de leur vie, lui plaire et la séduire.

La Hlel Academy accueille les oubliés de l'amour: des jeunes hommes au cœur brisé âgés de 16 à 20 ans. Elle offre une chance inédite à ses étudiants d'exprimer leurs fragilités et de se connecter avec leurs émotions.

Leader en matière de recherche et d'enseignement en rééducation émotionnelle et sentimentale, la Hlel Academy propose un programme académique inédit destiné à former l'élite hlel de demain. Un entraînement intensif allie théorie et pratique, durant lequel cinq jeunes sont accompagnés et suivis de l'étape initiale de la rencontre à l'étape finale du mariage.

Entre décors idylliques de jeux vidéos et *reenactment* d'émissions de télé-réalité romantiques, l'exposition présente sous forme vidéo, audio et photographique l'ensemble du parcours des jeunes. Les auditions des futurs candidats et jurées de la Hlel Academy, enregistrés lors d'un atelier de rééducation émotionnelle et sentimentale, les affrontements des joueurs au Vélodrome de Marseille pour devenir le «gadjo» idéal, les doutes et introspections précédant la tradition du «khtob», demande en mariage, nous mènent jusqu'aux fantasmes de la cérémonie elle-même, dans l'espace du centre d'art relooké pour l'occasion.

Focalisée sur l'expression des émotions des jeunes hommes, la Hlel Academy met également en scène un regard féminin (*female gaze*) qui peut être accueillant, bienveillant et empathique, notamment celui de l'artiste elle-même, mais aussi véhiculer des stéréotypes et des cadres contraignants, comme les attentes des jeunes femmes face à leur compagnon idéal par exemple. La Hlel Academy dresse l'aventure amoureuse en point de bascule dans la vie adulte dont elle marque le seuil. Un lieu où la découverte et la reconnaissance de soi passe par celle des autres—hlel ou igo—et où la parole dit quelque chose de l'affirmation d'une jeunesse en devenir.

Biographie

Sara Sadik est née en 1994 à Bordeaux où elle obtient en 2018 son DNSEP à l'École supérieure des beaux-arts de Bordeaux (ebabx). Elle vit et travaille à Marseille. Sara Sadik navigue dans son travail entre la vidéo, la performance, l'installation et l'écriture. Elle travaille sur la jeunesse française en abordant notamment des questions liées à l'adolescence et aux masculinités. Elle en documente les arcanes et déconstruit les mythologies sociales dans des narrations fictives filmées ou performées, allant du documentaire à la science-fiction en passant par la télé-réalité. Ses projets les plus récents se concentrent sur l'étude des relations amicales et amoureuses chez les adolescents et les jeunes adultes. Son travail a été présenté dans des expositions collectives notamment à 221 A (Vancouver, 2017), à Karma International (Zurich, 2017), au Open'er Festival (Gdynia, 2017), à Roodkapje (Rotterdam, 2018), à la Wallach Art Gallery—Columbia University (New York, 2019), à la galerie Édouard-Manet (Gennevilliers, 2019), à Manifesta 13 Marseille—La Biennale européenne de création contemporaine (Marseille, 2020), à Triangle - Astérides (Marseille, 2021), au Munchmuseet (en ligne, Oslo, 2021), aux Magasins généraux (Pantin, 2021). Ses performances ont été présentées au Festival DO DISTURB—programmation Triangle - Astérides (Palais de Tokyo, Paris, 2019) et au Festival Parallèle (Frac Provence-Alpes-Côte d'Azur et Friche la Belle de Mai, Marseille, 2020). Elle a été en résidence à Triangle - Astérides (Marseille, 2018) et à LUMA Arles (2021). Son travail a fait l'objet de plusieurs expositions personnelles à la galerie Silicone (Bordeaux, 2018), à continuum. (Bordeaux, 2018) et à Voiture 14 (Marseille, 2019). Certaines de ses œuvres sont déjà présentes dans des collections publiques, notamment au Cnap, au Frac Nouvelle-Aquitaine MÉCA, au Frac Provence-Alpes-Côte d'Azur et au Musée d'Art Moderne de Paris. Elle est représentée par Crève-cœur, Paris.

① Histoire de love

Histoire de love est une pièce sonore qui rassemble les voix des futurs candidats et jurées de la Hlel Academy. Comme dans un casting ou dans une épreuve d'admission, les paroles des candidats se succèdent. Tour à tour, chacun dévoile sa vision de l'amour en racontant ses expériences affectives et ses déconvenues amoureuses. Les textes qui composent cette œuvre ont été écrits et mis en voix par des lycéen-ne-s du lycée Jean-Pierre Timbaud à Brétigny guidés par Sara Sadik. Au fil des séances, l'artiste leur a transmis les méthodes et techniques qu'elle utilise pour écrire les dialogues de ses films, afin qu'il-elle-s les expérimentent ensemble. Il-elle-s ont ainsi glané des répliques de films, des paroles de chansons, des punchlines de rappeur-se-s, des extraits de livres ou encore des phrases trouvées sur les réseaux sociaux. Suivant les processus de création habituels de l'artiste, il-elle-s ont également retranscrit des conversations ou des échanges de messages ou de vocaux. Ces fragments récoltés ont ensuite été modifiés pour certains et assemblés les uns aux autres. Différentes conceptions de l'amitié, de la séduction ou encore de l'amour familial s'y mêlent. Tandis que les paroles des potentiels concurrents et jurées se libèrent, leurs sentiments s'extériorisent, ils semblent retrouver confiance en eux et en l'amour.

- ① *Histoire de love*, 2021. Pièce sonore. En collaboration avec la 2nde GT11 du lycée Jean-Pierre Timbaud de Brétigny-sur-Orge: Aurélie Bernard, Alexis Dulac, Emeline Viala-Boulin, Maxime Allanche-Ferreira, Anthony Wandowski-Nogues, Wesley Mafoula, Mathis Fourmy, Noah Fornarelli, Corentin Bernard, Mathis Deroeux, Matias Farduault, Mathieu Poulain, Exosé Koko Kibaku, Maxence Gaillot, Kathleen Hilaire et Léo Yenk. Production CAC Brétigny.

② Carnalito Full Option

Reprenant le concept de télé réalité, *Carnalito Full Option* est une fiction dans laquelle cinq adolescents se retrouvent isolés, au cœur d'une arène, coupés du monde extérieur. Durant 24 heures ces jeunes hommes s'affronteront lors d'une compétition de télé réalité dans le but d'être élu «le gadjó idéal». Chaque épreuve a été conçue en s'inspirant du modèle type de l'homme parfait dépeint par des adolescentes sur les réseaux sociaux. *Carnalito Full Option* explore le processus et les mécanismes de construction de la masculinité des jeunes hommes, entre posture «mâle» et émoi adolescent. En amont du tournage, les jeunes performeurs ont participé à des ateliers conduits par Sara Sadik pour se préparer aux différentes épreuves—notamment celle de poésie. En capturant à la fois les moments d'acting et de off, *Carnalito Full Option* documente les arcanes de la séduction adolescente et donne chair à la virilité tout comme aux enjeux de bromance qui les animent.

- ② *Carnalito Full Option*, 2020. Vidéo, son, 20 min. Commande de Manifesta 13 Marseille—La Biennale européenne de création contemporaine, en collaboration avec le centre éducatif fermé (CEF) Les Cèdres de Marseille et avec le soutien de LAB360 et Drosos Foundation.

③ Khtobtogone

Khtobtogone est un film machinima entièrement réalisé à partir d'images du jeu vidéo Grand Theft Auto, plus connu sous son sigle GTA. Zine est un jeune homme âgé de 20 ans qui s'apprête à aller demander la main de Bulma. Avant cet évènement, Zine souhaite devenir un vrai «rajel», un homme à la hauteur de ce que Bulma mérite. *Khtobtogone* nous présente le processus durant lequel Zine sera en constante introspection sur lui-même, ses actions, son manque de confiance en soi et ses tourments, jusqu'à devenir la meilleure version de lui-même. S'il est fictif, le personnage central du film s'inspire largement de personnes existantes, les paroles de Zine reprenant des conversations que l'artiste a tenues avec certains amis traversant ces mêmes affres émotionnelles.

© *Khtobtogone*, 2021. Vidéo, son, 16 min 9 sec. Commande du Centre national des arts plastiques (Cnap).

④ Jour J

Cet ensemble de nouvelles productions inédites réalisées pour l'espace du CAC Brétigny regroupe un travail photographique et une double-projection dans la galerie haute du centre d'art ainsi qu'un troisième film dans la black box. Développant la fiction Hlel Academy, ces nouvelles œuvres sont aussi réflexives et renvoient au processus en œuvre dans tout le projet commencé en 2019.

Les images murales et les projections mettent en scène trois membres de la Hlel Academy. Ces jeunes marseillais d'une vingtaine d'années sont des amis proches, rencontrés par l'artiste au hasard de la vie phocéenne. Dans la partie droite de *Jour J*, ils nous racontent leur vision du mariage, leurs espoirs, leurs peurs, ce à quoi cette cérémonie les renvoie. L'image de gauche focalise sur les gestes qui accompagnent la parole. Ce découpage du corps par la vision incarne le regard de Sara Sadik qui a choisi avec ce nouvel ensemble de rendre visible son processus de travail. Loin du «male gaze», qui montre des corps objets de désirs, l'artiste rend visible le «female gaze», ce regard cinématographique qui tend à produire de l'empathie avec le sujet en mettant en avant ses émotions. D'autre part, si pour *Khtobtogone* et *Carnalito Full Option* les textes ont été élaborés à partir de conversations, *Jour J* présente ici directement la parole des interviewés dont l'artiste a recueilli les mots, sans réécriture si ce n'est celle du montage vidéo.

La dernière œuvre, *Rien 100 Rien*, revient, à la manière d'un confessionnal, sur l'aventure de la Hlel Academy pour les participants au projet, mettant en abîme la fiction. Racontant ce que la participation à cette académie pas comme les autres a créé comme sentiments et expériences, les membres narrent finalement aux spectateur·ice·s ce que leur collaboration avec Sara Sadik a déclenché chez eux.

1 Voir Iris Brey, *Le regard féminin, une révolution à l'écran*, Points Documents, Points féministes, 2021.

④@ *Jour J*, 2021. Vidéo à deux canaux. Production CAC Brétigny.

④@ *Équipe Équipée*, 2021. Série de trois impressions sur dos bleu, 545 x 300 cm, 417 x 300 cm, 517 x 300 cm. Production CAC Brétigny.

④© *Rien 100 Rien*, 2021. Vidéo. Production CAC Brétigny.

La recherche de Sara Sadik tourne autour d'un premier mot: fragilité. Fragiles, ses protagonistes, réels et imaginaires, le sont—même s'ils veulent «ne rien laisser paraître»—par leur condition sociale et politique. «Mecs de quartiers», Noirs, Arabes, musulmans, les sujets qui peuplent et nourrissent son travail sont ce qu'on appelait il n'y a pas si longtemps des «damnés de la terre». Maudits par le champ politique, par le racisme institutionnel, par le chômage et la précarité, maudits pour leur religion, leur culture, leur langue. Cette fragilité est «objective», elle ne dit rien en elle-même sur ce dont parlent les textes et les images de Sara Sadik. L'évoquer est toutefois indispensable pour saisir ce que n'est pas son travail: quand un objet est fragile, on ne veut pas qu'il tombe entre de mauvaises mains. Depuis que le rap et la «culture urbaine» sont partout—dans la mode, la musique, la publicité, le sport, la radio, les réseaux sociaux—, la figure du «lascar», du «jeune» potentiellement producteur et consommateur, devient un objet esthétique de premier ordre pour le monde marchand. Il va de soi que les artistes ne peuvent manquer de voir leurs travaux sollicités et digérés pour mieux conquérir des imaginaires: ou bien flairer la tendance, ou bien la susciter, la produire en même temps qu'elle est en train de naître au cœur des *subcultures*.

Ce pillage en règle des cultures minoritaires n'est pas pour autant une voie de salut pour ceux qui en sont les acteurs—loin s'en faut. La recherche de Sara Sadik est un antidote à cette esthétique du pillage. Plutôt qu'exploiter la fragilité de ses protagonistes, elle cherche à l'accueillir et en faire une force subjective. Les textes et les images ne proposent jamais au spectateur étranger aux cultures urbaines—qu'elle met en scène et auquel elle s'adresse par la voix quasiment robotique qu'elle incarne dans plusieurs de ses films et performances—d'aller au frisson, à la rencontre de l'image choc, la

dernière *punchline*, ou la «vanne» à la mode. L'univers de Sara Sadik est pourtant bien ancré dans l'univers matériel et l'imaginaire connecté des jeunes hommes des quartiers populaires. Et une part notable de son œuvre consiste à documenter ces mondes subjectifs—à partir d'un ancrage marseillais qui a lui-même ses propres codes, son rap, ses références.

Si Sara Sadik accueille cette fragilité, c'est qu'elle la connaît trop bien. Dès lors que vous sortez des terrains balisés par l'apartheid socio-économique et symbolique, vous n'êtes «pas chez vous». Vous ne serez ni chez vous dans le «monde de l'entreprise», ni à l'école, ni sur les bancs de la fac, ni dans le milieu de l'art. Au mieux, on vous prendra ce qui se vend bien. On vous demandera toutefois d'oublier d'où vous venez, d'oublier vos amis, vos familles, votre accent et votre argot; on attendra de vous que vous changiez votre manière de parler, de voir le monde, de sentir, de manger, de marcher, de prier, de vous habiller; on cherchera à vous insuffler la honte de qui vous étiez et de ceux avec qui vous étiez.

La récupération des modes de vie subalternes (populaires, «de cité», urbains) par une esthétique du pillage ne constitue en aucun cas un geste rédempteur. Sara Sadik nous enseigne que pour résister à la honte, on ne peut pas se contenter de mousser trois influenceurs étiquetés «banlieue», de se transformer en coupure de mode, ou d'imprimer de belles photos de son bâtiment et de ses copains fumant la chicha sur du papier glacé. On peut se faire plaisir, gagner un peu d'argent (ce qui n'est pas rien), mais réapprendre à s'aimer (aimer les siens), c'est autre chose.

Trop souvent le débat en esthétique se focalise sur la «représentation des minorités». La libération est ainsi décrite comme un au-delà des stéréotypes: les fils d'immigrés ne sont pas si chômeurs, pas si incarcérés, pas si délinquants, pas si machos, pas si radicalisés. Pour Sara Sadik, pourtant, les images ne

sont pas à réparer. Pour autant qu'une esthétique «correctrice» soit possible, elle n'aurait comme résultat que de promouvoir de (bien fades) modèles d'intégration.

Les images des siens, elle veut les agrandir. Comme dans *Zetla Zone* (2019), elle fabrique une oasis dans un désert. Elle invente des superpouvoirs, empruntés aux *Saiyans* de *Dragon Ball Z*, à l'OVNI de Jul, elle fait des sodas Oasis ou Capri-Sun de merveilleux élixirs. Sara Sadik travaille en réalité augmentée; elle façonne des mondes dans lesquels les motifs fantastiques ou futuristes offrent aux «corps d'exception» d'autres façons de se connaître, de se reconnaître, de se rencontrer et de s'aimer.

La connaissance de soi que propose Sara Sadik n'est ni celle des gravures de mode ni celle des sociologues et de leur «misère du monde». Le miroir qu'elle tend aux damnés de la terre est d'abord un miroir qui reflète l'âme, ou plutôt le cœur. Ses textes, ses sculptures, ses images, sont autant de pièces d'une archive de soi-même—mais d'une archive qui serait celle du secret, d'un lieu intime qui pourtant se livre partout où l'on veut bien le trouver. Sara Sadik ne travaille pas en psychologue mais en archéologue du présent. Elle glane dans les expressions culturelles, les réseaux sociaux, les chansons de rap, les clips TikTok, les Insta de prisonniers, tout ce qui laisse paraître une intériorité, une affectivité, un lieu souterrain où une émotion en train de naître est tuée dans l'œuf par la guerre de tous contre tous—et la «cuirasse caractérielle» comme seul refuge face à la violence entre pauvres que le système nourrit.

Ainsi, la reconnaissance de soi qui émerge de ses créations n'est pas un simple pot-pourri identitaire—ce que des spectateurs pressés ne manqueront pas de voir dans son œuvre. La quête de phrases, de références, sont autant de manières de «citer des gestes», comme a pu écrire Walter Benjamin à propos du théâtre de Bertolt Brecht. Si le philosophe avait vu l'importance de cet aspect chez Brecht, c'est parce que pour

Benjamin, c'est le collage, l'image composite qui seule est véritablement à même de faire naître une allégorie. Ainsi, se reconnaître dans les trajectoires fantastiques que Sara Sadik propose à ses protagonistes, c'est faire entrer sa vie imaginaire et culturelle dans le domaine de la fable. Retrouver—non sans plaisir—ses propres références, ses manières de faire, de parler, n'est pas un loisir de complaisance. Les fameux «codes» culturels, vernaculaires, minoritaires, pour la plupart illégitimes, y reflètent des réalités intérieures inexplorées, et qui n'ont pas droit de cité. C'est cette beauté que Sara Sadik fait émerger, la beauté même du geste, de la petite phrase qui d'un seul coup donne à la vie de la rue la force du mythe.

Ce que nous apprend aussi Sara Sadik—car elle se met elle-même en scène comme celle qui enseigne—, c'est que les damnés de la terre sont aussi des oubliés de la rencontre, des oubliés de l'amour. Comme il faudra le dire plus loin, l'amour ne se réduit pas à la rencontre amoureuse, mais celle-ci—ou son absence—occupe une place d'importance dans l'ensemble de l'œuvre. Les lecteurs de Fredric Jameson savent combien l'utopie de science-fiction s'avère utile pour représenter d'autres modes de faire-relation, d'autres quotidiennetés. Sara Sadik imagine quant à elle des mondes dans lesquels les machines nous réapprennent à aimer et dans lesquels la rencontre amoureuse (re)devient un jeu—comme l'environnement virtuel et construit à partir de GTA de *Khtobtogone* (2021) ou la compétition du *Carnalito Full Option* (2020) nous le font apparaître. Il n'est pas anodin que cette dernière œuvre ait été créée avec la participation de jeunes en centre éducatif fermé. La prison tout court, la prison du quartier, la prison de la précarité, sont autant de prisons des cœurs. Pour autant, Sara Sadik ne cherche pas à réparer «le genre» ou les rapports hommes-femmes. Elle fait plutôt état d'un deuil de la rencontre, et en propose la relève par une régression féconde—non pas celle du divan ou du face-à-face des psys, mais celle du groupe, de la bande de garçons.

La bande désigne un autre lieu de l'amour, au-delà de la rencontre amoureuse: l'amour des potes, de la *mama*, ceux pour qui on peut donner sa vie. Les scénarios virtuels de Sara Sadik sont autant de façons de réapprendre à s'aimer, et pouvoir s'aimer résume à soi seul les motifs les plus intimes et les plus politiques que porte son travail: quand le monde blanc vous renvoie l'image du barbare, du violeur, de l'agresseur, du voyou, que ce monde ne veut pas que vos mères et vos sœurs voilées accompagnent les sorties scolaires, que ce monde vous promet la prison, le bracelet électronique ou l'intérim à vie, s'aimer devient un combat. S'aimer, ce n'est dès lors pas seulement le narcissisme consumériste qu'incarne le *selfie*. L'amour de soi et des siens s'avèrent indissociables et constituent le désir secret qui oriente le *travail du rêve* dans les compositions et les collages de l'artiste, tout en étant au cœur d'un questionnement éthique: comment donner sans me perdre alors que j'ai déjà tout donné? comment échapper aux traîtres et rester fidèle *au sang*?

L'amour, omniprésent sous cette acception élargie dans le travail de Sara Sadik, fait objection à la guerre de tous contre tous. Elle fait aussi objection à l'indignité dans laquelle l'appareil médiatique et politique entend réduire les habitants des quartiers populaires et à l'illégitimité qui frappe leurs imaginaires. Le spectateur sceptique ne manquera pas de demander: n'est-ce pas plaquer indûment un romantisme sur ces jeunes hommes dont «on connaît bien» les frasques et les turpitudes? Une telle question en dira plus long sur celui qui la pose que sur les jeunes hommes non-blancs et la fantasmagorie sexuelle et agressive qu'on veut leur prêter—quand bien même le fantasme rejoindrait la réalité.

L'excitation du petit ou grand bourgeois à aller fouiller dans les sales histoires, les petites perversions ou les anecdotes morbides ou pornographiques de ses pauvres ne rappelle pas seulement les portraits classiques—et au fond,

hyper-moralistes—d'une certaine tradition naturaliste française, dénoncée à l'époque par tous les théoriciens socialistes—lisez les pages acerbes de Paul Lafargue, gendre de Karl Marx, sur les romans de Zola; ce dévergondage par procuration nous rappelle aussi qu'on attend du monde de l'art—même chez les critiques ou les spectateurs prétendument «progressistes»—qu'il épouse l'époque dans ses abords les plus cyniques et qu'il abandonne définitivement tout attachement à la vérité et à la beauté qu'elle recèle.

Alors que le pouvoir politique français légifère et communique sur le bobard raciste du «séparatisme», Sara Sadik nous rappelle combien la «communauté» n'est pas un choix ou une solution qui s'offrirait aux exclus du monde blanc, mais bel et bien une question. L'amour ne représente pas seulement une aspiration frustrée; il est aussi un sentiment profond qui bouleverse ce qu'on attendait de soi-même et de la vie—tel le protagoniste de *Khtobtogone* qui réinterroge ses choix existentiels profonds. La force politique des créations de Sara Sadik est de montrer le travail complexe et toujours recommencé des cultures subalternes pour rapprocher et grandir des gens que tout un monde cherche à diviser, à écraser, à humilier. Les incrédules, ceux qui se croient «savants» et sages, n'y voient qu'une grande industrie peuplée de fausses chanteuses autotunées, de rappeurs semi-illettrés, d'ados perdus accros à leurs «écrans», de mecs lourdingues shootés aux jeux vidéo.

Bien loin de ces lieux communs de l'opinion dominante—des plateaux télé zemmourisés aux salles des profs—, et en rupture avec le pillage commercial, l'art peut être aussi un véritable contemporain des subalternes et de leur propre «travail de culture».

Félix Boggio Éwanjé-Épée enseigne la philosophie en lycée.
Stella Magliani-Belkacem est éditrice (La fabrique éditions).

Rendez-vous

Jeudi 16 septembre, 17h-19h
Visite pédagogique

Découverte des activités proposées pour les groupes et les publics scolaires à travers une visite de l'exposition «Hlel Academy» et «En attendant les voitures volantes». Pour les enseignant-e-s de maternelle, du primaire et du secondaire, les animateur-ric-e-s, les éducateur-ric-e-s et les associations. Réservation indispensable: reservation@cacbretnigny.com

Mercredi 22 septembre et mercredi 10 novembre, 16h30
Atelier de pratique artistique
«Drôle de vie» (dès 3 ans)

Après une visite de l'exposition, les enfants imaginent et dessinent un plateau de jeu à partir de cartes activées par les médiatrices. Pour les aider à inventer leur propre histoire, ces dernières tirent des «cartes actions» (personnages, véhicules, obstacles, gestes) qui définissent le type de péripéties que les enfants devront représenter sur leur plateau. Chaque enfant imagine ainsi les rebondissements d'un jeu unique, inspiré du travail de Sara Sadik, auquel il-elle pourra jouer en famille une fois à la maison.

Samedi 25 septembre
Journée «Sens dessus dessous» au Théâtre Brétigny, 14h-19h

À l'occasion de «Sens dessus dessous», une journée d'évènements et de spectacles organisée par le Théâtre Brétigny, le CAC Brétigny vous ouvre les portes des expositions «Hlel Academy» de Sara Sadik et «En attendant les voitures volantes» de Laura Burucoa, et vous propose un atelier de pratique artistique avec Mathis Collins dans le cadre de sa résidence «Brétigny sur Terrasse» pour sculpter et décorer des tables de café.

Mercredi 13 octobre et mercredi 1^{er} décembre, 16h30
Atelier de pratique artistique
«Lova» (dès 8 ans)

Tout comme les participants de *Carnalito Full Option*, l'une des œuvres de Sara Sadik, les enfants sont invité-e-s à composer des poèmes en un temps déterminé à partir d'une série de mots tirés au hasard. À travers ce petit exercice littéraire ludique, ils et elles sont invité-e-s à partager leur vision de l'amour et de l'amitié, et à échanger avec les autres participant-e-s.

Les samedis 9 octobre et 20 novembre, 15h-16h30
Atelier de pratique artistique en famille, suivi d'un goûter
«Drôle de vie en famille» (dès 3 ans)

Après une visite de l'exposition, parents et enfants imaginent et dessinent un plateau de jeu géant à partir de cartes activées par les médiatrices. Chaque famille imagine ainsi les rebondissements d'un jeu unique, inspiré du travail de Sara Sadik, auquel elle pourra jouer une fois à la maison.

Jeudi 11 novembre, 14h
Performance de Laura Burucoa en amont du spectacle «Fiq!» au Théâtre Brétigny
«En attendant les voitures volantes »

Jeudi 18 novembre, 12h
Visite ados
«CAC, tomates, oignons»

Spécialement adressée aux élèves des établissements aux alentours du centre d'art (collège et lycée), «CAC, tomates, oignons» est une visite ayant lieu sur le temps de la pause déjeuner, entre deux cours. Après une visite de l'exposition accompagnée de l'équipe de médiation, les participants sont conviés à partager leurs impressions autour d'un casse-croûte. Entrée libre et gratuite.

Samedi 11 décembre
Projection et discussion au Théâtre Brétigny dans le cadre de la résidence
«Au-delà des angles du champ» d'Etienne de France

Visites et ateliers (pour les groupes)

Nos rendez-vous sont gratuits et ouverts aux groupes (scolaires, associatifs, étudiants...) sur réservation. Nous organisons également des visites guidées et des ateliers spécifiques sur inscription, en matinée de 9h30 à 13h et pendant les heures d'ouverture au public.

Pour toute demande de renseignements:
reservation@cacbretnigny.com ou +33 (0)1 60 85 20 76

En attendant les voitures volantes, Laura Burucoa

Exposition au Théâtre Brétigny, 11.09—17.12.21

Performance le jeudi 11 novembre

Dans le cadre du cycle «Le vent se lève»

Avec Laura Burucoa, nous avons décidé que *l'Edutainer*¹ serait le point de départ de la résidence. L'artiste occuperait ce lieu chaque semaine, le jeudi et le vendredi.

«Au début, ça m'a directement plu cet aspect quotidien. Et très vite dans le projet, je me suis dit que je n'avais pas envie de venir m'imposer. Ça c'est un truc que j'essaie tout le temps de réfléchir. Et du coup, je trouvais ça bien cet espace-là—*l'Edutainer*—, parce que ce n'était pas intervenir directement sur le parvis et leur prendre le peu de place qu'il y a pour se poser.»—Laura

C'est vrai que «se poser», c'est une vraie problématique sur le parvis Jules Verne. Alors que l'artiste *pensait au début partir très vite de l'Edutainer et découvrir Brétigny*, le lieu qu'elle habite devient le ciment du projet. En ouvrant cet espace à tou-te-s, Laura met à disposition un repaire.

«C'est vrai que *l'Edutainer*, pour le-la lycéen-ne qui cherche un abri pour se poser, c'est le lieu idéal. Techniquement, c'est comme ça que chaque relation de travail et de collaboration a débuté: «On veut voir ce qu'il y a dedans, on est curieux-euses» et «Wow des chaises, à l'abri des regards» aussi, et bien sûr, le canapé dans l'alcôve. C'était une relation ultra-intéressée sur le lieu et moi je le savais.»—Laura

De cet intérêt pour un lieu, va naître une relation. «Donnant-donnant» dit-elle. Mais que je trouve particulièrement touchante et vraie ici par l'envie réciproque de la rencontre. Et puis, cette architecture n'est pas vide. Il y a quelqu'une. Elle est juste là, elle accueille, discute et prend le temps pour ça.

«Je crois que c'est ça que j'ai envie de travailler: quand tu poses un cadre qu'est-ce qu'il se passe à l'intérieur et comment tu réagis à ça. En fait, c'était que ça tout le temps, de changer, de voir ce qui marche. Le tâtonnement c'est un peu le mot numéro *uno* de la résidence.»—Laura

Présenté d'abord comme un atelier d'artiste, *l'Edutainer*, appelé le conteneur, deviendra au fur et à mesure de la résidence un endroit où l'on se retrouve entre potes pour réviser, se reposer ou boire un soda. Si cette ambiance est si importante pour comprendre le projet, c'est qu'elle permet au conteneur de devenir ce lieu de confiance et d'écoute. Le cadre dont parle Laura est celui de l'espace radiophonique, chaleureux et hospitalier, qu'elle met en place. Ici, on met «un casque, on s'écoute, on se pose» et on parle du futur. On se raconte et on imagine des histoires de science-fiction. On débat et on s'entretient sur ce que pourrait ou pas être notre quotidien.

Cette exposition au Phare ne consiste pas à présenter ce qui a été enregistré de 2019 à 2021 par Laura et ses multiples collaborateur-trice-s au conteneur. L'ensemble de ces captations sonores seront réunies et diffusées sur le site de la r22, webradio partenaire de ce projet. L'exposition sera le résultat d'un été à se rappeler et se raconter en images ce qui a été fait ensemble dans ce lieu des possibles.

Camille Martin
Commissaire de l'exposition

1 *L'Edutainer* est une architecture de l'Atelier Van Lieshout située à l'extérieur du CAC Brétigny sur le parvis Jules Verne partagé par la médiathèque, le théâtre, le centre d'art et le lycée.

«En attendant les voitures volantes» a été réalisée en collaboration avec la Timb'radio, la classe de 1re STI2I (2019-2020) du lycée Jean-Pierre Timbaud de Brétigny-sur-Orge, les enfants du quartier Branly de Brétigny-sur-Orge et des lycéen-ne-s et adolescent-e-s rencontré-e-s sur le parvis du CAC Brétigny.

Collaborateur-trice-s artistiques: r22 Tout-Monde (Simon Marini, Victor Donati), Clara Sambot, Mathilde Leprisé et Lola Fernandez.

Diplômée de la Haute École des Arts du Rhin en 2018, Laura Burucoa s'intéresse aux pratiques de transmissions de savoirs ainsi qu'aux manières de faire histoire par le biais de la vidéo, la performance, l'écriture et la conception de situations collectives. Elle développe une attention particulière aux enjeux et aux moyens de communiquer, raconter et collaborer lors d'expériences comme animatrice en séjour de vacances pour enfants ou comme guide conférencière (aux Rencontres d'Arles à l'été 2015 et au MAC VAL depuis 2019). Penser l'œuvre d'art dans toute son écologie et travailler les contextes de production, de diffusion et de médiation sont des composantes importantes pour chacun de ses projets. Elle a également participé à plusieurs expositions collectives comme artiste ou curatrice (CRAC Alsace, Syndicat Potentiel, Hangar 9, Casino Luxembourg, etc.).

Camille Martin est responsable de production au CAC Brétigny. Après une licence en histoire de l'art à l'Université Paris Nanterre et ses expériences de médiation aux Rencontres d'Arles et à la maison rouge, elle est admise au sein de la formation curatoriale de l'Université Rennes 2 où elle s'initie aux postes de chargée de production et de commissaire d'exposition avant d'intégrer l'équipe du centre d'art. En 2019, avec Cathy Crochemar, elles créent le collectif commizariat qui pense pour la jeune création contemporaine des cadres de monstration festifs et populaires.

Le lieu de notre collecte pour la communication de l'exposition de Sara Sadik est son compte Instagram, et plus précisément ses stories, où elle diffuse son propre glanage de messages d'anonymes sur les réseaux sociaux ou de paroles de Jul, Ninho ou encore PNL. Dans cette sélection autour des relations amoureuses, différentes voix se mêlent, et se trouvent maintenant imprimées sur des cartons d'invitation: un lieu d'accueil inattendu pour ces paroles souvent dénigrées, venant de gadjis et gadjos «oubliés de l'amour». Ce sont eux qui invitent à l'exposition. Alors,

«T'attend quoi pour venir me DM?»

Ces voix s'intègrent à la typographie LARA* dans l'emoji téléphone portable 📞, un signe typographique contenant lui-même d'autres signes—contenant et contenu à la fois. C'est le cas pour d'autres emojis de supports de texte (rouleau 📜, livres 📖 📚, journaux 📰 et feuilles de papier 📄 📑 📔 📕 📖) et des objets technologiques de communication, dont l'apparence s'accorde avec la marque du terminal utilisé ou de la plateforme consultée.

* En résidence au CAC Brétigny, Charles Mazé & Coline Sunier sont en charge de l'identité graphique du centre d'art, conçue comme un espace de recherche au long cours. L'ABCC du CACB est un abécédaire composé de lettres et de signes collectés à Brétigny et dans le département de l'Essonne, ou choisis en relation avec le centre d'art, son programme et ses artistes invités. Ce corpus prend la forme d'une typographie intitulée LARA, dont certains signes sont activés, un par un, sur les supports de communication, considérés comme des espaces de publication et de diffusion de la recherche. En associant des voix multiples dans une même typographie dont le nombre de glyphes est en perpétuelle augmentation, avec des écritures tour à tour vernaculaires, institutionnelles, personnelles ou publiques, L'ABCC du CACB tente d'*éditer* le contexte géographique, politique et artistique dans lequel se trouve le CAC Brétigny. L'abécédaire est consultable en ligne sur www.cacbrétigny.com/fr/lara.

Entrée libre du mardi au samedi de 14h à 18h. Ouverture les soirs et dimanches de représentation au Théâtre Brétigny.

Le CAC Brétigny est un établissement culturel de Cœur d'Essonne Agglomération. Labellisé Centre d'art contemporain d'intérêt national, il bénéficie du soutien du Ministère de la Culture—DRAC Île-de-France, de la Région Île-de-France et du Conseil départemental de l'Essonne, avec la complicité de la Ville de Brétigny-sur-Orge. Il est membre des réseaux TRAM et d.c.a. Certaines des œuvres de «Hlel Academy» ont été réalisées avec le soutien de Manifesta 13 Marseille—La Biennale européenne de création contemporaine, de LAB360, Drosos Foundation, du Cnap, du Centre d'art Triangle - Astérides (Marseille), de la Région Île-de-France et dans le cadre du Contrat d'Éducation Artistique et Culturelle (CTEAC) de Cœur d'Essonne Agglomération avec la DRAC Île-de-France et l'Académie de Versailles; ainsi qu'en collaboration avec le centre éducatif fermé (CEF) Les Cèdres de Marseille et la Direction territoriale de la protection judiciaire de la jeunesse (DTPJJ), et le lycée Jean-Pierre Timbaud de Brétigny-sur-Orge.

CAC Brétigny

Céline Poulin, directrice
Camille Martin, responsable de production
Elena Lespes Muñoz, responsable communication et médiation
Milène Denécheau, régisseuse-médiatrice
Louise Ledour, assistante communication et médiation
Ariane Guyon, assistante commissariat et production (stage)

Collaborateur-ice-s régulier-ère-s

Anne-Charlotte Michaut, édition et presse
Julien Jassaud, régie et conseil technique
Romain Best, montage et construction

Pôle administratif

Sophie Mugnier, directrice
Cyril Waravka, administrateur
Céline Semence-Rodriguez, administratrice adjointe
Isabelle Dinouard, assistante administrative et comptable
Nadine Monfermé, aide comptable
Emmanuel Préau, gardien
Rachid Boubekour, technicien de maintenance

CAC Brétigny

Centre d'art contemporain
d'intérêt national
Cœur d'Essonne Agglomération
Rue Henri Douard
91220 Brétigny-sur-Orge
+33 (0)1 60 85 20 76
info@cacbrétigny.com
cacbrétigny.com

Hlel Academy

Sara Sadik

Commissaire: Céline Poulin

11.09—11.12.21